



## Études océan Indien

48 | 2012

Langues, savoirs et pouvoirs dans l'océan Indien  
occidental

---

### Le parler des jeunes urbains de Diégo-Suarez : français branché ou argot malgache ?

La construction d'une identité mouvante

Pierre Ernest Mbima

---



#### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/oceanindien/1582>

DOI : 10.4000/oceanindien.1582

ISSN : 2260-7730

#### Éditeur

INALCO

#### Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2012

ISBN : 978-2-85831-203-0

ISSN : 0246-0092

#### Référence électronique

Pierre Ernest Mbima, « Le parler des jeunes urbains de Diégo-Suarez : français branché ou argot malgache ? », *Études océan Indien* [En ligne], 48 | 2012, mis en ligne le 22 septembre 2015, consulté le 30 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/oceanindien/1582> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/oceanindien.1582>

---

Ce document a été généré automatiquement le 30 juin 2021.



*Études océan Indien* est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

---

# Le parler des jeunes urbains de Diégo-Suarez : français branché ou argot malgache ?

La construction d'une identité mouvante

Pierre Ernest Mbima

---

*Koroko gasy, barbeau mi-parle français  
mais man merican*

« Je suis malgache, je parle français,  
mais je vis a l'americaine »

(Slogan emblématique d'une jeunesse dite  
« branchée » de Diégo-Suarez)

- 1 Dans ce texte, les énoncés en parler *koroko* sont composés en italiques ; à l'intérieur de ces énoncés, les éléments identifiés comme français apparaissent en italiques soulignés. Tous les exemples cités proviennent du corpus de ma thèse (Mbima 2006).
- 2 Évoluant dans une société malgache qui a connu des turbulences politiques répétées depuis les années 1975, la jeunesse malgache urbaine des années 2000, se sentant complètement perdue dans un espace géographique insulaire, essaie de se débattre à sa manière pour se faire une place à sa mesure. L'analyse interprétative part de ces productions langagières des jeunes urbains au travers des pratiques linguistiques *koroko*, qui paraissent bâties comme la mise en avant d'un ostensible pouvoir fictif<sup>1</sup>. D'une part, cette variété de langue que d'aucuns décrivent comme le français « branché », dans ses spécificités, témoigne du refus des jeunes de cautionner les avatars d'une identité locale qui ploie sous la charge de certaines pratiques sociales et culturelles surannées, désormais inapte dans sa consistance didactique et pédagogique à véhiculer les transformations contemporaines nécessaires à ce que la jeunesse considère comme son épanouissement intégral. D'autre part, elle manifeste la quête d'une identité nouvelle, jeune, remodelée en fonction des nécessités de « l'air du temps », pour reprendre l'expression d'Alain Coïaniz<sup>2</sup>, une identité jeune intralocale quelque peu dissidente (elle est générationnelle), délestée de l'aspect d'insularisation

inféconde d'une pensée malgache introvertie. Un arrimage en fait problématique à Madagascar.

- 3 Nous entamerons l'analyse par un bref rappel de la notion de *koroko*. Nous continuerons ensuite par l'exploration des ancrages identitaires de référence avant d'aborder enfin le mode de construction identitaire de la jeunesse urbaine par le biais notamment des pratiques linguistiques jeunes en émergence.
- 4 Les pratiques linguistiques jeunes paraissent effectivement être un élément indiciel intéressant du processus évolutif de la jeunesse au niveau notamment des représentations identitaires, d'une part, par rapport aux pratiques différenciatrices, d'autre part. Parmi les multiples dimensions de l'identité d'un locuteur donné, nous focaliserons essentiellement notre réflexion au niveau de la dimension linguistique tout en accordant une place proportionnelle aux dimensions sociale et culturelle.
- 5 Trois raisons sont à l'origine du choix de la langue comme vecteur. D'abord, parce que la langue est présente dans toutes les sociétés humaines et qu'elle joue un rôle prépondérant dans la construction des identités sociales. Ensuite, parce qu'elle est prédisposée à des mutations perpétuelles, la langue contraint à des conversions identitaires parfois complexes. Enfin, parce qu'elle accompagne de plus en plus les mutations opérant à tous les niveaux sociaux, la langue intervient dans les dynamiques identitaires<sup>3</sup>. Du reste, c'est sous cet aspect dynamique et évolutif du processus d'identification que nous avons abordé la notion d'identité. Cette option nous semble d'autant plus fondée que l'identité n'est pas univoque<sup>4</sup>.

## Pour une redéfinition de la notion de *koroko*, « charançon »

- 6 Dans son acception locale familière, le *koroko* est un insecte nuisible. Il ronge les bois, il détériore les céréales, il abîme les grains, notamment le riz. De ce premier aspect viennent les épithètes collées au jeune « branché » puisque, par métaphore, le *koroko* est un « barbeau » (entendez : un voyou<sup>5</sup>). Par conséquent, selon la logique du « dis-moi qui tu es et je te dirai comment tu parles », parler *koroko*, c'est adopter un langage de voyou (parle barbeau « un parler de vaurien »). Mais le *koroko* peut être tout simplement un jeune de quartier, sens obtenu bien entendu par autodésignation. Dans cette seconde acception, parler *koroko*, c'est parler le langage de la jeunesse<sup>6</sup>. C'est un parle barbeau *am' lakartiè* « un parler des jeunes de quartier ». Plus positivement, c'est aussi un parle grave « de la tchatte mortelle ». C'est enfin un parle franco-dago « un parler franco-malgache ».
- 7 Recentrons un moment la notion de *koroko* pour en dégager une définition linguistique. D'une manière caricaturale, c'est une sorte d'interlecte (au sens où l'a défini Lambert-Félix Prudent<sup>7</sup>) à base lexicale argotique essentiellement française<sup>8</sup> mais à structures syntaxiques flottantes qui ne relèvent souvent ni du système français, ni du système malgache des locuteurs concernés, une sorte de parler propice à des productions hybridées<sup>9</sup>.
- 8 Cet aspect particulier de la pratique fait que d'un état lexical de nom commun usuel, le terme *koroko* est passé à un statut de désignant spécialisé (autodésignation vs désignation) qui constituera dès lors une entrée éventuelle des discours

épilinguistiques des classes sociales dominantes stigmatisantes (clichés de voleurs, de casseurs, de toxicomanes, de délinquants chroniques, etc.) relatifs à la jeunesse *koroko*.

- 9 La particularité du *koroko* ? Les jeunes de toutes les couches sociales le pratiquent plus ou moins. On peut évoquer le jeune analphabète hyper-dépenaillé, littéralement unilingue, avec une réalisation franchement approximative des sons du français comme avec : *barabony giravy*, qui peut signifier, selon le contexte, « je suis très fort(e), nous sommes très fort(e)s, on est fort »... Dans cette expression, on reconnaît les mots français « barbeau » et « grave »<sup>10</sup>. C'est aussi l'exemple de la formule : *barbeau lakilè-n'angilè*, *passé-parataka* « on est de la formule du type clé anglaise : on est passe-partout », dans le sens d'« incollable » ; bref, « on est tout ce qu'on veut qu'on soit »<sup>11</sup>.
- 10 On peut citer le jeune au comportement guindé des classes aisées, tout à fait bilingue et qui a effectué toute sa scolarité au lycée français de la ville, auteur de trouvailles faussement savantes comme *phi-jô-logue de campus* « philosophe de campagne »<sup>12</sup> pour désigner ces jeunes aux discours verbeux tout juste bons pour s'attirer les faveurs d'une jeune fille un peu naïve, qui plus est aux mœurs quelque peu légères. C'est le cas aussi avec *bôbô-logie modernos* non pas dans le sens de « science moderne des petits bobos » mais plutôt une « science moderne des affaires de cul »<sup>13</sup>.
- 11 Dans la foulée, on peut signaler des constructions incertaines comme avec : *le prog ?... ça reste encore est-ce que... mais ça va viendre... a, tsy tain seul'ment, djo*, énoncé qu'il faut entendre comme signifiant : « le programme ? ça reste encore un point d'interrogation... mais ça va venir... oh, t'inquiète donc pas, eh, mec ! ».
- 12 Il apparaît que le locuteur *koroko* inquiète la société et que la pratique du *koroko* est source d'une angoisse collective partagée. C'est un sujet qui intrigue puisqu'il est à cheval entre deux langues (le malgache et le français), voire plusieurs (l'anglais, le comorien, etc.). Ainsi peut-on essayer d'expliquer l'attribut du désignant connoté de *douze langues*, « un individu qui n'inspire pas confiance ». C'est un personnage à caractère fuyant et au comportement difficilement cernable. C'est un être insaisissable.
- 13 Mieux encore, le locuteur *koroko* est qualifié de *kaka* « bête (nom générique) »<sup>14</sup>. Le bon locuteur *koroko* est, quant à lui, appelé *kakamëna* « la bête rouge » (entendez : « la bête féroce »), tandis que la *koroko* traînasse à la démarche fabriquée et au *look* « branché » de *koroko* parfaite est nommée *kakamitaly* « bête-aux-tresses » (entendez : « une ogresse ») et le *koroko* beau-parleur, *kakalahy* « bête mâle », qui est à la fois « puissant et étrange ». C'est dire combien le maniement du langage est complexe dans ses aspects épistémologiques (quant à l'aura du mystère qui l'entoure).
- 14 Alors, on craint le pire : la pratique sème la pagaille sur l'échiquier linguistique local<sup>15</sup>. La bête s'avère d'autant plus inquiétante dans sa discursivité qu'on ne saisit pas grand-chose de ce qu'elle raconte.

## La pratique du *koroko* : une élémentaire expression du fait d'être jeune ?

- 15 Les uns pratiquent le *koroko* puisqu'ils croient dur comme fer qu'ils parlent de la sorte le français. D'autres s'y adonnent parce qu'il s'agit d'un mode particulier d'appropriation du français. D'autres encore en usent pour s'encanailler intentionnellement à moindres frais. À chacun ses logiques propres. À chacun ses motivations personnelles. À chacun ses intentions privées<sup>16</sup>.

- 16 Il semble cependant qu'un dénominateur commun existe : c'est le désir d'un surmoi (langagier, s'entend) collectif d'extériorisation de l'appartenance à un mouvement linguistique générationnel, face à un conformisme social coercitif et à une société à la santé jugée valétudinaire. Par la pratique du *koroko* (entendez : le français « branché »), qui fonctionne parfois à grands coups de provocation, le jeune manifeste explicitement sa volonté largement affichée de différenciation. La jeunesse est prompte à un emprunt continu dans cette entreprise de distinction puisque la conscience historique est chez elle d'un degré beaucoup moins élevé que celle des adultes. L'élément étranger revigorant est toutefois malléable dans son apport. De la sorte, un éventuel remodelage local est toujours possible à des fins de concordance avec les valeurs nouvelles de la construction identitaire revendiquée, suivant un cadrage par codification du *koroko*.
- 17 Seulement voilà : les références identitaires ne sont pas toujours bien identifiées ni tout à fait avérées. On vogue entre les foyers d'origine africaine parfois objet de fierté réclamée (*e, kafolahy e!* « Super, le type africain! »), souvent dévalorisée (on soupçonne le *bambaks* « africain de type négroïde aux yeux rouges et aux lèvres épaisses » de vouloir corrompre la beauté faciale des locaux). On fantasme à l'excès sur une France inaccessible pour beaucoup, amplement mythifiée dans l'inconscient collectif et dont les représentations auto et hétéro, il faut l'avouer, sont quelquefois valorisantes à bien des égards<sup>17</sup> On sustente à l'endroit des Amériques des rêves chimériques, notamment au sujet de la liberté des citoyens américains. Tous les fantasmes sont permis.

### Des références identitaires fluctuantes

- 18 Les références *koroko* sont sans cesse mouvantes, compte tenu des amarrages constants qui s'opèrent suivant les remodelages créés par interaction des modèles internes à la contrée ou empruntés de l'extérieur.

#### Une référence langagière à la France

- 19 À défaut de pouvoir vivre réellement en France<sup>18</sup>, la jeunesse a recours à la langue française venue d'elle-même de l'étranger pour extérioriser ce penchant monomaniaque. Faute de pouvoir parler correctement le français de France, on cultive un français « branché » *koroko*, investi principalement comme un mode particulier d'appropriation du français, élément moteur qui participe à la valorisation sociale (auto, hétéro ou imposée à autrui), quand bien même on écorcherait au passage quelques règles de l'art du bon usage cher à la haute bourgeoisie nationale et aux citoyens lettrés, puisque, ainsi que le fait observer Raison-Jourde (1997 : 30), « *le citoyen lettré, qui fait l'opinion publique, s'estime supérieur et se pense comme norme à l'usage du monde* ».
- 20 Mais le fait de pouvoir pratiquer le *koroko* n'est cependant qu'une des conditions nécessaires de distinction revendicative d'appartenance groupale jeune « branché » : c'est loin d'être suffisant. Encore faut-il qu'il soit en conjonction avec un agencement encore plus complexe. Nous y reviendrons plus loin.

#### Une référence culturelle mitigée à l'Afrique noire

- 21 Bien qu'elles puissent être source de fierté circonstancielle affichée<sup>19</sup> voire revendiquée<sup>20</sup>, elles présentent parfois le caractère d'une référence dévalorisante. Les

références à l'Afrique sont ternies. On croit percevoir chez les peuples du continent noir une conduite d'arriérés, d'incultes peu propices au progrès.

### Une identité sans cesse mouvante

- 22 Les jeunes « branchés » rivalisent d'ardeur pour se recréer une identité jeune et nouvelle par le moyen du paraître au niveau langagier<sup>21</sup>. Ils exhibent un *look* américain noir giclant neuf, partagent ce mode de vie de la débrouillardise des nécessiteux pour pouvoir survivre dignement ou non, etc. Dès lors, on est en droit de se demander si un tel procédé ne constitue pas un brouillage des repères sociaux reconnus ainsi rendus plus opaques.

### Le sujet *koroko* : un illusionniste

- 23 La pratique du *koroko* agit comme un masquage de la réalité sociale, notamment des difficultés de la vie quotidienne, avec comme résultat une modification avantageuse des apparences<sup>22</sup>. On parle *koroko* (entendez : on parle français) alors qu'on est illettré. On parle *koroko* alors qu'on n'a effectué que six années d'une difficile scolarité, dont un cas de redoublement systématique pour chaque niveau. On peut penser que le locuteur s'inscrit ainsi dans une perspective d'usage du faux, de tricherie. En véritable trompeur avisé, il investit habilement le *koroko* comme un langage de l'entre-deux dont une partie de la pratique relève de l'autoconstruction consciente.

### Une référence culturelle émergente à l'Amérique noire

- 24 Aujourd'hui, le *look* petit-bourgeois français smart a cédé le pas à un *look* jeune américain noir un peu bizarroïde, à la démarche mécanique déglinguée fabriquée, les cheveux crépus présentés en épis hirsutes, avec un accoutrement composé de pans de tissus réconciliés en patchwork, un chapeau de feutre féroce délavé par l'usage, récupéré sinon chipé dans l'un des différents points de vente de friperies du centre urbain<sup>23</sup>.
- 25 Dans le but de focaliser l'attention de l'assemblée des agneaux de Dieu réunis à l'église ou au temple, des prétendues brebis *koroko* à conviction religieuse peu évidente exhibent somptueusement, comme elles le font à l'accoutumée, dans les quartiers, dans les rues de la ville, des chaussures santiag par 40° à l'ombre pour aller à la cathédrale le dimanche avec une chevelure (parfois fabriquée par le truchement d'une perruque) complètement déjantée. Cultivant l'extravagance, le *koroko* docker saisonnier payé à la semaine au port de Diégo-Suarez se déleste de la combinaison en bleu de chauffe du petit manutentionnaire sans qualification et s'amène au petit marché habillé en costume de PDG de grandes sociétés, le pantalon fripé et croulant du bas, la veste visiblement trop large, la cravate froissée et trop courte, gauchement nouée, le chapeau de feutre singulièrement défraîchi, les lunettes à la John Lennon, sans verres de vue, avec une mallette diplomatique qui contient non pas des documents administratifs à caractère top-secret mais... des légumes verts<sup>24</sup>. Noblesse oblige ! Le paraître contraint ! Dans la vie courante, le simulateur est un chômeur de longue date sans qualification.
- 26 Bien plus significatif encore, l'aspect caméléon du sujet *koroko* fait que celui-ci feint de ne pas se soucier d'un gros billet de dix mille *ariary* (cinquante mille francs malgaches) flottant au vent et qui risque de tomber de sa poche de derrière à tout moment. À

l'attention des passants qui ont l'amabilité de le lui faire remarquer, impassible, il leur répond dans une tournure à composition mixte : *Mongana ne baisse pas !* « une personne de qualité, un riche ne se baisse pas ! ». Cela signifie qu'il ne prendra pas la peine de se baisser pour ramasser un « malheureux petit billet de dix mille *ariary* de rien du tout » au cas où il viendrait à tomber. Signe extérieur affiché d'une aisance économique incontestable. En fait, il n'y a aucun risque à ce que le billet tombe : il est précautionneusement épinglé de l'intérieur de la poche à deux endroits différents par une épingle de nourrice.

- 27 C'est en ces clichés caricaturaux qu'on pourrait éventuellement camper l'accoutrement du jeune « branché » dans ses aspects apparents les plus courants. Une culture de paradoxe ? Sans aucun doute. Encore faut-il comprendre que, selon une dynamique du paraître, ces éléments rentrent dans la ligne esthétique du parfait *koroko* « branché ». Le paraître est au service de l'être. En d'autres termes, je suis habillé à la *koroko*, donc, j'existe en tant que sujet *koroko*. Comme tel, je me dois de toujours séduire. Le résultat de l'action de séduction importe peu. Seul compte de l'entreprendre, parce qu'il est nécessaire de séduire pour se faire admirer. Toutefois, le seul fait de porter des habits d'apparat « branchés » ne suffit pas non plus. Il faut l'associer à la pratique langagière « branchée ».
- 28 Et dans l'entreprise de séduction, le seul quartier ne suffit pas. Il faut en sortir. La péripétie fantasmée du *koroko* frimeur excentrique se parachève non dans les ruelles crasseuses du quartier populaire de Tanambao I mais sur les trottoirs du quartier chic de la rue Colbert, cadre idéal à l'expression et à la séduction du paraître. C'est la rue autorisant toutes les activités frauduleuses avec les *pata koroko* « patrons voyous » et les *pata combava* « patrons douteux » (vente en catimini d'articles de valeur volés, marchandage en tapinois de textiles ordinaires habilement transformés en tissus de valeur par un placage ingénieux de griffes, négociation secrète de prix du gramme de saphir, lieu de rendez-vous de signalement de l'arrivée au port d'un bateau étranger à marchandises commercialisables diverses, dont les cigarettes de contrebande qui seront ensuite illicitement revendues à des prix préférentiels sur le marché local), bref, une rue de trafics en tous genres<sup>25</sup>. C'est la rue de toutes les débauches sexuelles<sup>26</sup>. C'est la rue de tous les rêves possibles comme, par exemple, une rencontre avec une *Vazaha* (étrangère) qui proposera à l'heureux élu de l'emmener avec elle à l'extérieur.
- 29 À une autre échelle, l'attirail artificiel du jeune « branché » constitue une mécanique comportementale des plus embrouillées, tout comme les pratiques linguistiques qui y sont liées sont des plus amphigouriques. Le style de la jeunesse « branchée » ainsi décrit témoigne de la promotion d'un présomptif vaudevillesque de disjonction avec son milieu spatial urbain réel<sup>27</sup>.

## Une autodévalorisation

- 30 En fait, en toile de fond, l'autodévalorisation est active : la jeunesse se trouve écartelée entre les structurations prétendues spécifiquement malgaches et les apports flottants venant de l'étranger. Entre les deux extrêmes, l'océan de navigation est immense. C'est le lieu de toutes les spoliations. C'est le domaine des ambivalences possibles. On veut bien se définir comme un *dagoman*<sup>28</sup> « un Malgache » ou comme un fils de la terre<sup>29</sup> « enfant du pays », mais, quelque part, on doute sur les capacités réelles du Malgache à

aller de l'avant. Du coup, ce qui est *gasy* (une aphérèse de *(mala)gasy* « malgache ») est dévalorisé. Une multitude de termes péjoratifs gravite autour du vocable.

- 31 Tour surprenant, même l'image de l'ancien président Ratsiraka y passe puisqu'il est qualifié en termes *koroko* de *lizon gasy* « légionnaire *gasy* », une manière de dire que c'est un faux légionnaire en raison d'une ambivalence affichée de comportement : d'un côté, une sournoiserie vile qui lui est reprochée (il a grandement et activement contribué à l'appauvrissement du peuple malgache), d'un autre, un trait de caractère circonstanciellement positif qu'on lui admire (despotique, il n'hésite pas à écraser les personnes qui se mettent en travers de son chemin pour parvenir à sa fin). Même s'il a bénéficié d'une formation militaire en France (gage d'une réussite promise et attendue sur tous les plans), il a tout simplement échoué dans sa mission. À ce niveau du référentiel, on assiste à un processus de déconstruction permanente de l'identité malgache et, par ricochet, de l'identité *koroko*.

## Une pratique linguistique ambivalente

- 32 La pratique du *koroko* dans sa version « français trafiqué et altéré » ne témoigne pas nécessairement d'une défaillance linguistique en français de la part de ses usagers potentiels, contrairement aux réflexions épilinguistiques généralement nourries à l'endroit de ce phénomène à Diégo-Suarez. En effet, de nombreux éléments *koroko* binationaux sont parfaitement bilingues. Issus de couples mixtes de parents français et malgaches, ils ont le français comme langue maternelle.
- 33 En fait, il faudrait peut-être aller chercher ailleurs la raison qui préside à ce choix. Le sujet *koroko* apparaît ici dans tout l'état de son être assurément subjectif. En effet, on pourrait distinguer dans de telles pratiques plusieurs interprétations, dont le désir d'affirmer son penchant pour la pratique « branchée » (fonction symbolique) sans pour autant que le locuteur soit un véritable élément *koroko*<sup>30</sup>, mais uniquement pour la seule revendication explicite d'appartenance à une bande de jeunes (fonction intégrative) à laquelle le locuteur apporte alors sa sympathie par sa collaboration active au niveau langagier (fonction de connivence). Ou encore l'envie d'étancher la soif de pouvoir s'encanailler à moindres frais à la maison<sup>31</sup> (fonction ludique) par des jeux de mots utilisés à des fins de séduction ou avec les jeunes comme lui (fonction grégaire). Bref, il s'agit d'un recours à une stratégie de communication<sup>32</sup>. L'usage du *koroko* répond à un choix opéré parmi la gamme de possibilités discursives contextuelles que le jeune « branché » possède dans son répertoire linguistique et qu'il est appelé à gérer au mieux, dans ses relations interpersonnelles et ses interactions<sup>33</sup>.

## Bilan

- 34 Phénomène complexe, la relation à la langue produit un sentiment de mieux-être illusoire et manifeste une fertilité créatrice chez une jeunesse malgache qui se sent en déficit. La réflexion engagée sur le français « branché » ne concerne pas uniquement la pratique linguistique adoptée ou l'identité culturelle nouvelle qu'elle construit. Après l'analyse linguistique de la pratique, elle porte sur l'analyse de leurs interactions simultanées et du transfert de valeurs groupales qui chemine d'un pôle à l'autre. Ce dernier volet est, à notre avis, important.

- 35 Les différentes attitudes paradoxales relatives à la construction identitaire jeune mettent au grand jour une faible conscience identitaire de la jeunesse malgache. Elle laisse subodorer l'absence d'une volonté réelle à aller de l'avant. Tout comme les adultes qu'elle taxe de propension à un immobilisme social, la jeunesse malgache n'arrive pas à se débarrasser du mythe de l'ailleurs, en particulier de l'attrait immodéré de l'Occident. La ville de Diégo-Suarez en est témoin.
- 36 La problématique de la construction identitaire des jeunes dits « branchés » permet de mettre en surface deux situations différentes à Madagascar quant au multiculturalisme. En effet, la culture des Hautes-Terres malgaches, comme sous l'influence d'un communautarisme d'origine anglo-saxon, favorise l'instauration d'une ségrégation sociale. La formule est simple : *taranak'andriana* vs *taranak'andevo* (« descendants royaux » vs « descendants d'esclaves »). C'est la logique du maintien du système de castes et de strates sociales, axe moteur d'une société tananarivienne classique fortement hiérarchisée.
- 37 Les réalités semblent un peu différentes dans les régions côtières, notamment à Diégo-Suarez. Le communautarisme n'est pas caractéristique des cultures traditionnelles suarésiennes qui ont beaucoup plus hérité de la tendance assimilatrice française. Et c'est à la langue malgache locale d'assimiler en quelque sorte la pratique du *koroko*, autrement dit la pratique du français. Mais les éléments empruntés ne sont pas tous compatibles avec les normes coercitives de la culture locale. C'est dire combien le problème est complexe.
- 38 Le slogan emblématique de la jeunesse « branchée » est encore plus parlant. À l'image de l'hétérogénéité des éléments intermédiaires qui le composent, la construction de l'identité *koroko* amène à penser à un patchwork fabriqué avec des pans de tissus différents habilement assemblés. Elle donne l'impression d'une construction réalisée à partir de « pièces détachées » fragmentées :
- *Koroko gasy* (« je suis Malgache », deux termes péjoratifs : dimension d'une identité *gasy* « malgache » dévalorisée). Ainsi, l'exclamation *gasy e !* peut désigner selon le contexte « un inculte, un arriéré, un taré ». *Asa gasy* « travail malgache » désigne « un travail bâclé, un travail fait à la-va-vite ». *Fotoan-gasy* « rendez-vous malgache » signifie « l'élasticité de la notion de temps ». Ainsi, à un rendez-vous fixé à douze heures, le Malgache accusera un retard d'une heure de temps et s'amènera à treize heures, mine de rien. *Hira gasy* « chants, jeux malgaches », ironiquement appelé par Mauro « l'opéra du peuple », est en fait « l'art des pseudo-artistes des quartiers populaires ». *Kibo gasy* « ventre malgache » désigne « un ventre digère-tout, un ventre fourre-tout ». D'un ton plus railleur que méchant, « un ventre peu distingué », etc. ;
  - barbeau mi-parle français (« je parle français », en fait, pure prétention : une identité française fictivement construite par le biais de la pratique linguistique, elle-même fluctuante) ;
  - mais *man merican* (« je vis à l'américaine », en fait, pure chimère : une fuite en avant, le rêve d'un ailleurs imaginaire inaccessible).
- 39 Enfin, le cas du *koroko* semble néanmoins révéler que la pratique langagière peut indiquer, à défaut d'une réussite sociale effective, sa propre réussite fictivement vécue. Au contraire de la jeunesse *foroche*, organisée en bandes où même les filles prennent part aux expéditions punitives mais aussi au pillage des villas, qui tue à l'arme blanche pour une question de téléphone portable à la mode, qui agit parfois en véritable commando de la haine pour s'appropriier les biens d'autrui, semant le désordre et

cultivant la peur à Diego — un autre objet de recherche —, la jeunesse *koroko* n'a-t-elle pas troqué la dialectique des belles villas et des beaux 4 x 4 contre l'impétuosité d'une esthétique culturelle jeune, d'une part, et l'exubérance de la pratique d'un français « branché », d'autre part ?

40 Lieu de théâtralisation du quotidien, le français « branché » d'une jeunesse urbaine malgache sur lequel la réflexion a été ici focalisée met en exergue deux points majeurs. D'une part, il témoigne de l'importance de la place que le français détient au quotidien sur le plan langagier, d'autre part, il s'agit d'un vecteur parlant, une pièce maîtresse à contenu révélateur de la marche des jeunes urbains dans la quête d'une identité jeune en re/construction.

41 Au-delà du fait que le français « branché » dans ses particularités lexicales atteste de l'émergence d'une nouvelle forme de pratique langagière jeune, en même temps qu'il témoigne du refus des jeunes d'avaliser les tergiversations d'une identité locale, elle-même flottante, impuissante à véhiculer les mutations contemporaines dont la jeunesse a besoin pour pouvoir s'épanouir, il est le support de la revendication d'une identité nouvelle, jeune, retouchée, compte tenu des exigences actuelles de la société. Les références culturelles à l'Afrique paraissent toujours dévalorisantes et régressives. Les références multiformes à la France sont décevantes. Alors on se tourne vers des États-Unis mythifiés, devenus aujourd'hui pur objet de chimère. On laisse libre cours aux rêves les plus fous :

Marahaba am' tsañas-dur, balance en parallèle, supernanas grave, e !  
Lé ciel e ! adèms adèmdèms barbeau deviendre hyperdollaridaire...

42 qu'il faut entendre comme suit :

« Au nom de la cigarette trafiquée avec du chanvre indien, et de la boisson alcoolisée, et des filles sexy,  
 Fasse le ciel qu'un jour, le *koroko* devienne multimilliardaire en dollars... »<sup>34</sup>.

43 De l'analyse effectuée, on peut dégager trois caractéristiques de la pratique « branchée » correspondant à trois pôles saillants et distincts de la construction du parcours identitaire du locuteur *koroko* :

- l'usage effectif de la forme de pratique langagière « branchée » met en scène le jeune *koroko* en tant que sujet subjectif qui réfute une identité réelle et négocie une identité imaginaire et symbolique ;
- la pratique langagière dans toute sa démesure lexicale et expressive<sup>35</sup> témoigne de ce déplacement dans l'imaginaire que nous appellerons fantasmé. Il couronne l'appropriation du français revendiqué (à des fins essentiellement de « capitalisation linguistique », selon le vocabulaire de Bourdieu) ;
- le français « branché », instrument fondamental d'une individuation linguistique et culturelle, exhibé dans le quartier, revendiqué dans le centre urbain sinon vulgarisé à grands coups de publicité tapageuse sur les ondes des radios privées locales, fait du locuteur *koroko* un acteur subjectif et un illusionniste esthète.

44 Dans une situation à ancrages communicationnels pluriels (raisons réelles et fictives ; enjeux personnels, groupaux, sociaux ; effets escomptés, etc.), ces projections emblématiques aux supports lexicaux d'aspect intermédiaire, dont une part de la pratique relève de l'autoconstruction (selon les normes des valeurs groupales jeunes) d'une jeunesse complètement égarée dans son propre pays, s'opèrent, selon une axiologie (au sens où l'entend Martinet), une pragmatique et une praxis<sup>36</sup>. Il n'empêche que vivre en jonglant sur plusieurs identités flottantes cumulées (autoconstruction/

autodévalorisation) n'est pas du tout évident dans l'univers de la pratique *koroko*. On comprend mieux, à partir de l'étude de ce thème porteur, combien les choix à opérer au quotidien dans ce rapport complexe à la langue peuvent être obsédants ou aliénants.

---

## BIBLIOGRAPHIE

- Bachmann C. & Basier L., 1989, *Mise en images d'une banlieue ordinaire. Stigmatisations urbaines et stratégies de communication*, Paris, Syros Alternatives, 140 p.
- Bourdieu P., 1982, *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 243 p.
- Camillieri C., 1990 « Identité et gestion de la disparité culturelle : essai d'une typologie », dans : C. Camillieri *et al.*, *Stratégies identitaires*, Paris, Puf, p. 85-110.
- Chenouna F., 1993, *Des modes et des hommes : deux siècles d'élégance masculine*, Paris, Flammarion, 333 p.
- Clastres P., 1974, *La société contre l'État. Recherches d'anthropologie économique*, Paris, Éditions de Minuit, 186 p.
- Cole J., 2010, *Sex and Salvation. Imagining the Future in Madagascar*, Chicago, University of Chicago Press, 229 p.
- Davis F., 1992 *Fashion, Culture and Identity*, Chicago, University of Chicago Press, xi-226 p.
- François-Geiger D., 1991, « Panorama des argots contemporains », *Langue française*, n° 90, pp. 5-9.
- Flugel J. C., 1930, *The Psychology of Clothes*, New York, International University Press, 257 p.
- Goffman E., 1989, *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Éditions de Minuit, 175 p.
- Gondola C.-D., 1997, « La sape des mikilistes : théâtre de l'artifice et représentation onirique », dans : J. Létourneau (dir.), *Le lieu identitaire de la jeunesse d'aujourd'hui : étude de cas*, Paris/Montréal, L'Harmattan, p. 47-72.
- Gueunier N. J., 1987, *Lexique du dialecte malgache de Mayotte (Comores)*, Études océan Indien, n° 7, iv-369 p.
- Gumperz J. J., 1982, *Discourse Strategies*, Cambridge, University Press, 225 p.
- Labov W., 1976, *Sociolinguistique*, Paris, Éditions de Minuit, 344 p.
- Létourneau J. (dir.), 1997, *Le lieu identitaire de la jeunesse d'aujourd'hui : étude de cas*, Paris/Montréal, L'Harmattan, 167 p.
- Lipovetsky G., 1987, *L'empire de l'éphémère. La mode et son destin dans les sociétés modernes*, Paris, Gallimard, 345 p.
- Mbima P. E., 2006, *Place du français et pratiques linguistiques non conventionnelles chez les jeunes à Madagascar*, 2 vol., Thèse, université Madagascar Nord et Université Réunion, 791 p.
- Prudent L.-F., 1981, « Diglossie et interlecte », *Langages*, n° 61, pp. 13-38.

- Raison-Jourde F., 1990, « Individuation sociale et production de l'identité en Imerina au XIX<sup>e</sup> siècle » *Omalysy Anio*, n° 29-32, p. 173-187.
- Raison-Jourde F., 1997, « L'ici et l'ailleurs dans la construction identitaire. Le look des jeunes urbains à Madagascar », dans : J. Létourneau (dir.), *Le lieu identitaire de la jeunesse d'aujourd'hui : étude de cas*, Paris/Montréal, L'Harmattan, p. 27-45.
- Rakotosamimanana B., 1976, « Cercles de mariages dans la caste *hova* et la caste *mainty* de l'ancienne région de l'Ambodirano et résultats anthropo-logiques à partir de quelques paramètres », *L'Anthropologie*, n° 80, p. 491-508.
- Rakotosamimanana B. & Rakotosamimanana P., 1977, « Formes de cheveux : échelles classiques et mensurations discriminantes dans l'ethnie merina », *L'Anthropologie*, n° 81-2, p. 313-326.
- Robillard D. de, 2001, « Peut-on construire des "faits linguistiques" comme chaotiques ? Quelques éléments de réflexion pour amorcer le débat », dans : L.-J. Calvet, A. Moussirou-Mouyama (éds), *Le plurilinguisme urbain*, Paris, Didier-érudition, p. 463-480.
- Sesep N'Sial Bal-a-Nsien, 1990, « Langage, normes et répertoire en milieu urbain africain : l'indoubil », Québec, Centre international de recherche en aménagement linguistique, vii-101 p., vérifié sur <http://iris.banq.qc.ca/iris.aspx>
- Schwartz J., 1963, "Men's clothing and the Negro", *Phylon*, n° 24, pp. 224-231.
- Steele V., 1988, *Paris Fashion: A cultural History*, New York / Oxford, Oxford University Press, 317 p.

## ANNEXES

### Petit glossaire du parler

Donnant seulement les termes figurant dans les exemples cités.

<b>ADEMS</b>	[a'dɛms]	<i>interj., adv.</i> À demain, demain. <i>Adèmdèms</i> un de ces jours.
<b>BALANCE EN PARALLELE</b>	[balāsāpara'lɛl]	<i>n.</i> Boisson alcoolisée.
<b>BAMBAKS</b>	[bã'baks]	<i>n.</i> Africain de teint noir et aux cheveux crépus ; homme laid, femme moche.
<b>BARBEAU</b>	[bar'bo]	1. <i>n.</i> Voyou, jeune, gars ; bande, troupe. 2. <i>pron.</i> Je, tu, il, elle, etc., on.
<b>BOBOLOGIE</b>	[bobolo'ʒi]	<i>n.</i> Connaissance empirique et spontanée des affaires de cul.
<b>COMBAVA</b>	[kɔmba'va]	<i>v. pata.</i>
<b>DAGO</b>	[d'ɔdagu]	<i>n.</i> Madagascar. <i>Dagoman</i> Malgache.
<b>DEVIENDRE</b>	[dɛ'vjɛ̃drɛ]	<i>v.</i> Devenir.
<b>DJO</b>	[dʒo]	<i>n.</i> Mec, type.

<b>DOLLARDAIRE</b>	[dolaR'deR]	n. Milliardaire en dollars. <i>Hyperdollar</i> grand milliardaire en dollars.
<b>DOUZE LANGUES</b>	[duz'lāg]	n. Individu louche.
<b>FOROCHE</b>	[fo'rɔʃ]	n. Jeunes délinquants urbains, constitués en bandes.
<b>GIRAVY</b>	[gi'ravi]	v. <i>grave</i> .
<b>GRAVE</b>	[ˈgRav], 1	. adj. Fort. 2. adv. Fortement, violemment.
<b>HYPERDOLLARDAIRE</b>		v. <i>dollar</i> daire.
<b>KAKALAHY</b>	[kaka'lahi]	n. Bête mâle, homme puissant et étrange, beau-parleur.
<b>KAKAMÉNA</b>	[kaka'mena]	n. Bête rouge, homme féroce, bon locuteur du <i>koroko</i> .
<b>KAKAMITALY</b>	[kakami'tali]	n. Bête qui a des tresses, traînasse, une <i>koroko</i> parfaite.
<b>KÖMBAVA</b>	[kɔmba'va]	v. <i>pata</i> .
<b>KOROKO</b>	[ˈkuruku]	n. Jeune des rues, gars, voyou ; langage branché, parler des jeunes.
<b>LAKARTIE</b>	[lakar'tje]	n. Quartier ; secteur du quartier aménagé en zone privée des <i>koroko</i> .
<b>LAKILE-N'ANGLE, LACLE-N'ANGLAIS</b>	[laklenāgle]	n. Passe-partout, quelque chose de compliqué.
<b>LIZON, LIZION</b>	[li'zɔ̃, li'zjɔ̃]	n. Le personnage de Didier Ratsiraka.
<b>MAN</b>	[ˈman]	1. <i>suff.</i> Servant à former des noms masculins. <i>Dagoman</i> Malgache. 2. <i>pron.</i> Je, tu, il.
<b>MARAHABA</b>	[mara'haba]	loc. Au nom de.
<b>MERICAN, MERCAIN</b>	[meri'kan, meR'kɛ̃]	n., adj. Américain ; jeune branché, mec (terme d'interpellation entre amis).
<b>MIPARLE</b>	[mi'paRl]	v. Parler.
<b>MONGANA</b>	[mu'ŋgana]	n., adj. Personne de qualité, riche, friqué.
<b>PARLE</b>	[ˈpaRl]	n. Langage, façon de parler. Cf. <i>miparle</i> .
<b>PASSE-PARATAKA</b>	[paspa'rataka]	n. Passe-partout.
<b>PATA</b>	[ˈpata]	n. Patron.
<b>PATA KÖMBAVA, PATA COMBAVA</b>	[ˈpata kɔmba'va]	loc. n. Patron douteux.
<b>PHIJOLOGUE</b>	[fidzo'lɔg]	n. Spécialiste de l'art de la séduction.
<b>TSAÑAS, TSAÑAS-DUR</b>	[tsa'ɲas, tsa'ɲas 'dyR]	n. Chanvre indien.
<b>TSY TAIN</b>	[tɛ̃]	loc. v. T'en fais pas.
<b>VIENDRE</b>	[ˈvjɛ̃dR]	v. Venir.

## NOTES

1. Il est évident qu'on ne peut pas se contenter uniquement d'une description linguistique systémique de la pratique (souci épistémologique d'une méthodologie méticuleuse, précise, soucieuse de la rigueur scientifique). D'autres éléments épilinguistiques plus profonds (mais plus fuyants, plus fluctuants) remontent en surface à travers l'analyse linguistique effectuée.
2. Journée interdisciplinaire du français langue étrangère, sur le thème de Langues, communication, cultures. Vers une didactique intégrée, Université de La Réunion, Site universitaire du Sud, Le Tampon, 19-20 nov. 2003.
3. Subsidiatement, en raison du caractère insulaire de Madagascar, les mots nouveaux d'emprunt sont assez facilement repérables sitôt leur mise en circulation.
4. Sans vouloir anticiper, nous verrons que dans le cas de la jeunesse koroko, il s'agit surtout d'une « identité réactionnelle » (cf. Camilleri 1990, notamment p. 90).
5. En français populaire du siècle dernier, ce mot, aujourd'hui désuet, signifiait souteneur, « maquereau ».
6. Dans son acception de sorte de « parlure argotique contemporaine » proposée par François-Geiger (1991).
7. « La zone interlectale se présente donc comme l'ensemble des paroles qui ne peuvent être prédites par une grammaire de l'acrolecte ou du basilecte. Soit parce que les deux systèmes sont cumulatifs en un point de l'énoncé (code-switching, emprunt non intégré à la morphophonologie du système emprunteur), soit parce que ni l'un ni l'autre ne répondent de la nouvelle forme » (Prudent 1981 : 31).
8. Du moins, c'est ce que proclame haut et fort le jeune « branché » qui d'adonne à cette pratique, absolument convaincu du fait qu'il s'agit là d'un français, nonobstant les écarts de forme et de nature des composants nettement observables dans leurs spécificités singulièrement mouvantes. Et si ce n'était qu'un sous-forme « manière feinte », après tout ?
9. La notion d'interlecte est, somme toute, déjà vieille, mais nous avons voulu la mettre à jour en l'adaptant à une situation de lectures autres que créoles inscrits dans un macrosystème de langue. Interlecte et non pas interlangue (terme qui serait plutôt réservé à la didactique des langues) qui suppose, dans ce second cas, une situation de départ effectif A (comme début d'apprentissage) et une situation d'arrivée hypothétique Z (comme connaissance de la langue), l'espace d'interlangue étant comprise entre A et Z. Dans une situation d'interlecte, en revanche, il s'agirait d'une forme d'appropriation du langage tel quel. À ce niveau, c'est essentiellement la pratique du langage qui est visée. Ainsi pourrait-on dresser le schéma dichotomique suivant : apprentissage - connaissance (savoir réel) vs pratique empirique (savoir-faire adaptatif).
10. Mots obtenus sur la construction syllabique canonique du malgache qui est du type CVCV, avec une resuffixation parasite -ny dans barabony, avec une réorganisation de la réalisation vocalique au niveau de la troisième syllabe du mot argotisé : barbeau [bar'bo] > barabony [ba'rabuni].
11. Même explication que pour l'exemple précédent sinon qu'on assiste dans ce mot composé à une reinfexion fantaisiste (-ata-), suivie de l'adjonction d'une terminale -ka du malgache, dans passe-parataka. On aura noté au passage la transgression de la règle

grammaticale prescriptive qui préconise que, dans un mot composé, seul le premier segment est amputé de ses éléments, le second devant rester entier.

12. Phijologue : forme apocopée de phi(losophe) suivie d'une infixation rare -jô-réalisée [dzo] dans le mot inventé, accouplée avec le suffixe du français logue des noms désignant des savants ; le campus est en fait un jeu de mots avec « campagne » ou « campagnard ».

13. Bôbologie : du malgache bôbo « vulve », mot ici réalisé [bobo] par le phénomène d'harmonie vocalique lorsqu'il est accouplé avec l'élément suffixal du français -logie (qui sert à désigner des sciences, des études méthodiques, etc.). Le mot ainsi formé est d'assonance savante, tandis que modernos est construit à partir d'une resuffixation argotique -os.

14. Gueunier (1986) donne les termes suivants à l'article kaka : « ogre, bête féroce, monstre, dragon ». Ainsi, zanaka kaka est « le petit d'un monstre ».

15. À terme, la voie vers « la linguistique du chaos » est ouverte, pour reprendre les termes de Didier de Robillard (2001).

16. D'où la nécessité de la négociation des codes des locuteurs dans leurs relations intersubjectives qui doivent être conformes aux valeurs groupales cultivées mais aussi par souci de transgression exhibitionniste délibérément voulue (cf. Labov 1976, Bourdieu 1983).

17. Telle la bonne maîtrise de la langue française et, en ce qui nous concerne, la pratique du koroko comme succédanée en certains points imposée à l'autre, différent.

18. Nombre de membres koroko n'ont pour ainsi dire jamais quitté leur localité.

19. Au regard du triomphe dans les milieux populaires du morengy watcha, sorte de combat de boxe traditionnelle où les deux adversaires se donnent des coups de poing sur un fond de musique africaine très rythmée.

20. À considérer le succès, dans les années quatre-vingts, de la vente des disques de la musique entraînante mozambicaine sous l'appellation malgache de tapany maitso « moitiés verts », la couleur matérielle de l'autocollant central du disque mais aussi de son enveloppe extérieure, nom issu probablement des couleurs du drapeau mozambicain et sur le plan local, style très vite imité par le talentueux artiste tsimihety connu sous le pseudonyme de Grand Maître Tianjama, avec son fameux tube Soanada « jolie fille à son père », resté depuis une référence dans ce domaine. À noter aussi l'accueil retentissant réservé dans les années 1985 dans les contrées sakalava de la côte ouest malgache à la chanson de Tonton Chiarani intitulée Makoalahy tsy ambara vandy « On ne mène pas en bateau un Makoa » (entendez un Noir).

21. On connaît, sur un autre niveau du paraître, la sape des adeptes de la société des Ambianceurs et des Personnes élégantes des jeunes zaïrois (cf. Gondola 1997).

22. En réaction au stigmaté qui, selon la théorie de Goffman désigne « un attribut qui jette un discrédit profond sur un individu, un groupe » (1989 : 13) et touche ainsi le sujet dans ses relations interpersonnelles.

23. Des friperies importées pour leur plus grande part de France ou d'Italie par les organismes non gouvernementaux et les associations caritatives chrétiennes mais aussi par des politiciens affairistes véreux.

24. Notamment des brèdes (feuilles comestibles) locales, à connotation fortement négative en milieu koroko.

25. Notons en passant que les meurtres liés au port de chaussures de sport de marque tels qu'ils sont signalés par Davis (1992 : 61) dans les inner cities américaines (dont un exemple pris à Baltimore avec notamment les baskets Air Jordan) n'existent pas encore à Diégo-Suarez. À la limite, on peut ramener un tel phénomène à un cas de crime nécessairement marginal.

26. C'est la rue des prostituées « de luxe » qui ne s'intéressent qu'aux seuls clients friqués ou à la limite « beaux-gosses », comme peuvent le prétendre les *koroko* par le biais du paraître de leurs habillements à la fois coûteux et « branchés ». On se rend compte ici que le fait de ne pas savoir parler le français ne relève finalement que de la pure constatation. On pense à certaines descriptions de la jeunesse de Tamatave par Jennifer Cole (2001), bien que Cole décrive surtout les stratégies des jeunes femmes désireuses de nouer une relation sexuelle avec des Européens ou de riches Malgaches pour s'en sortir. Ici, les rôles semblent inversés. Les garçons en revanche sont, dans les deux cas, pris dans des réseaux de trafic divers.

27. Au sujet de l'impact du nom sur la façon dont un lieu est perçu, cf. Bachmann & Basier (1989 : 54).

28. Dagoman : mot composé formé du malgache dago, par aphérèse et apocope de (Ma)dag(ascar), suivie d'une resuffixation en -o, et de l'anglais man « homme ».

29. Traduction littérale du malgache zanatany « fille, fils, enfant, du pays ».

30. On distingue le K.P.P. c'est-à-dire koroko pur-porc « koroko authentique », et le K.T.C. ou koroko tout court « koroko ordinaire », que nous appellerons aussi tout naturellement le K.S. ou koroko suiveur. Dans ce cas, les liens groupaux factuels affichés sont en fait fragiles puisque purement ponctuels et occasionnels.

31. Papa peut aussi en user circonstanciellement s'il veut frimer avec les amis des copains de ses enfants, par exemple, alors qu'il n'est plus un jeune. Ceci ne l'empêche pas de parler comme un jeune « branché » (fonction de connivence et fonction ludique).

32. Cf. Gumperz (1982 : 149) sur la stratégie de communication et le répertoire linguistique qu'il définit comme l'« ensemble des codes ayant des rapports fonctionnels les uns avec les autres », et aussi Sesepe N'Sial Bal-a-Nsien (1990).

33. Aller à l'encontre de la hantise attachée au plaisir d'entretenir son « élégance » et de s'agrémenter de parure et de parlure conformes à son rang social. Voir l'approche fonctionnaliste du code vestimentaire de Flugel (1930 : 138) : « *the more elaborate and decorative the costume, the higher the social position of the wearer* », en se différenciant des nécessiteux et des misérables (pratique rencontrée dans le milieu de la bourgeoisie française des années cinquante). Cf. aussi l'analyse des modèles de consommation vestimentaire des habitants de certains quartiers citadins noirs américains, notamment sur la corrélation entre statut social et le choix des vêtements, dans Schwartz (1963).

34. On peut discerner dans cette séquence une parodie du signe de croix, l'acte de foi des catholiques qui commencent leur prière par « Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Amen. » Le parallélisme burlesque et blasphématoire répond probablement d'un besoin de provocation volontaire à peine voilée. Notons au passage cette prédilection pour l'usage de sémantismes hyperboliques (*super, hyper*) et le composant *grave* qui remplit ici cette fonction.

35. Le lexique investi comme un terrain heuristique constructible en raison de l'aspect lexical hétérogène contribue, par sa particularité au renforcement de l'attrait de la

fonction ludique de la pratique à travers les mots à coloration « branchée » ainsi fabriqués.

36. Elles reflètent bien la notion de pratiques subjectives qui se rencontrent dans de nombreuses situations d'appropriation de langue et, vraisemblablement, dans nombre de cas d'apprentissage de langue.

## RÉSUMÉS

Évoluant dans une société malgache qui a connu des turbulences politiques à répétition depuis les années 1975, la jeunesse malgache des années 2000, complètement désorientée, à forte propension plurilingue, essaie de se débattre à sa manière pour se créer une place à sa taille. Les réflexions partent des productions langagières des jeunes urbains, qui paraissent bâties comme la mise en avant d'un ostensible pouvoir fictif. Présenté parfois comme une variété de français « branché », le parler *koroko* se définit plutôt comme un interlecte à base lexicale argotique essentiellement française mais à structures syntaxiques flottantes qui ne relèvent souvent ni du système français, ni du système malgache des locuteurs concernés. Dans ses spécificités il témoigne d'une part du refus des jeunes dans le cautionnement des avatars d'une identité locale qui ploie sous la charge de certaines pratiques sociales et culturelles surannées, désormais inapte dans sa consistance didactique et pédagogique à véhiculer les transformations contemporaines. D'autre part, il manifeste la quête d'une identité nouvelle jeune, remodelée en fonction des nécessités de l'air du temps. Un arrimage en fait problématique à Madagascar.

Recent political troubles in Madagascar have led to an ongoing precarious situation for the population, especially the young. Within this context, the youth of urban Antsiranana (Diego Suarez) have created a sort of special language known as *koroko*. Although perceived as a kind of “hip” French, this speech is actually more of a slang. The lexical base is French, but its syntactic structure would seem to adhere neither to French nor to Malagasy systems. The language production of these young people is tied to a search for identity: rejecting the received ideas of the adult world, they try to create their own base of power, one that is in fact illusory.

## INDEX

**Index géographique :** Antsiranana (Madagascar), Madagascar

**Mots-clés :** productions langagières jeunes, parler « branché », pratiques sociales et culturelles urbaines, constructions identitaires, langage subjectif

**Keywords :** Youth Speech, Urban Slang, Identity

## AUTEUR

PIERRE ERNEST MBIMA

université d'Antsiranana